

ne doit pas être moindre d'un pied ni plus considérable que deux en terrain de moyenne qualité.

Lorsqu'on plante des arbres fort rapprochés, ils tendent tous à s'élever, et ceux qui, par plus de vigueur, parviennent à surpasser les autres et à les priver plus ou moins de l'air et de lumière, grossissent davantage du pied. Voilà pour quoi on voit tant d'inégalité dans la croissance des arbres dans les pépinières. Les pépinières dont le sol est fort incliné auraient sans doute quelques avantages à cet égard ; mais leurs inconvénients pour d'autres rapports ne permettent pas d'en établir sur des pentes assez rapides pour produire cet effet d'une manière très-marquée.

On calcule ordinairement qu'un arpent de pépinière dont les arbres sont espacés à deux pieds, ce qui est le terme moyen, en doit contenir 24.000 ; mais comme il faut de la place pour ceux qui sont mis en rigoles, pour les semis, pour les véris, pour les portes grainees, ce nombre n'est jamais le véritable. Il faut au moins le réduire d'un tiers, et en considérant les pertes de pieds par toutes les causes réunies, le diminuer encore d'un autre tiers, de sorte que lorsqu'on tire 8.000 pieds marchands par arpent, on a lieu d'être satisfait.

On plante le plant de trois manières, savoir :

1o. En le mettant dans une fosse de quatre pouces de large, sur six à huit de profondeur, et aussi longue que le besoin est ;

2o. En creusant une suite de trous de même grandeur ;

3o. En faisant usage du plantoir.

La première, qu'on appelle *mettre en jauge* ou *en rigole*, ne s'emploie guère que lorsque le plant est très faible, comme nous l'avons déjà observé.

La seconde est la plus souvent employée et la plus avantageuse. Elle se fait avec la pioche et demande quelque habitude pour ouvrir le trou, empêcher les terres de retomber, placer le plant droit à la profondeur convenable, étendre régulièrement les racines, les recouvrir de terre, le tout bien et vite. Il faudrait plusieurs pages de cette *conscience* pour détailler ce qui a rapport à cette opération, une des plus importantes et des plus négligées de l'art du pépiniériste. C'est en voyant faire, ou, mieux, en faisant soi-même, qu'on apprend ce que c'est que le tour de main si simple et si difficile à décrire. Nous nous contentons d'observer ici que le plant ne doit être ni trop ni trop peu enterré, que ses racines doivent être étendues le plus possible sans être mises en position forcée, que la terre doit être légèrement tassée avec le pied ou le dos de la pioche et non trépidée avec force comme on le fait que trop souvent. Un bon ouvrier, dans un sol meuble, doit planter ainsi cinq à six cents plants dans une journée.

Un alignement rigoureux dans les plantations est toujours avantageux : ainsi on emploie le cordeau pour les guider.

La troisième manière de planter doit être réservée pour les boutures, encore n'est ce que par principe d'économie ; car l'action du plantoir durcit la terre en la tassant, et la rend par conséquent moins propre à donner passage aux racines du jeune plant. D'ailleurs elle ne fournit que rarement un trou assez grand pour donner à ces mêmes racines tout le développement convenable.

Comme la dépense ne permet pas l'usage des arrosements dans les pépinières forestières, on ne doit y entreprendre une plantation qu'autant qu'on juge le sol suffisamment humide, et qu'on peut espérer des pluies prochaines. Celle sur terrain sec sera toujours méfilante, si elle est faite avant l'hiver, et celle en terrain humide, si elle est faite au prin-

temps.

Une attention importante à avoir lorsqu'on enlève du plant pour le planter dans un autre endroit de la pépinière, c'est de mettre obstacle au dessèchement de ses racines ; car quelquefois, dans certaines constitutions de l'atmosphère, moins d'une heure suffit pour les frapper de mort. En conséquence il est prudent de n'arracher le plant qu'à mesure du besoin, ou lorsqu'il en reste au moment de la suspension du travail, de le mettre en jauge, c'est-à-dire de le couvrir momentanément de terre. Cette action de l'air sur les racines s'appelle *hale*.

Il faut encore se plus empêcher l'effet des gelées sur ces mêmes racines. Il est des arbres qui, quoique très-robustes, y sont extrêmement sensibles, l'orme par exemple.

La direction des lignes de plant n'est pas indifférente. Il en est de même du placement de telle ou telle espèce : on doit au moins faire en sorte que les intervalles soient enfilés par le vent dominant, et que les espèces les plus vigoureuses n'étouffent pas celles dont la croissance est moins rapide ou la nature plus faible. Quant à la position du plant relativement à celle qu'il avait dans la planche du semis, elle ne mérite pas, à raison de son peu d'influence, d'être prise en considération.

La première année, le plant doit être biné au moins deux fois pendant l'été, et labouré à la bêche au moins une fois à l'automne ou au printemps ; nous disons au moins, parce que les sols argileux gagnent à l'être davantage, et qu'il est des circonstances, telles qu'une pluie battante immédiatement après un binage, une longue succession de pluies, etc., où l'on est forcé de les multiplier.

En principe, il faut tenir la surface de la terre meuble et dépourvue de mauvaises herbes. C'est dans les pépinières principalement que l'usage *labourer veut fumer* a sa véritable application ; ces binages et ces labours doivent être faits de manière que les racines ne soient pas blessées. On choisira pour les entreprendre une époque où la terre ne soit ni trop sèche ni trop mouillée, afin qu'elle se dise plus facilement.

Les plants, pendant le cours de cette année, qu'ils aient ou n'aient pas eu la tête coupée, ont poussé un grand nombre de branches latérales qui les ont fait buissonner. L'année suivante, il faut, lorsqu'on veut faire des arbres d'allègement, les supprimer en partie : c'est ce qu'on appelle *tailler en crochet*. Cette opération, une des plus belles de l'art du pépiniériste, ne sera pas faite par une main inapte, car elle doit être réfléchie. Souvent il y a deux jets qui rivalisent, il faut savoir distinguer celui qui est le plus avantageux de réserver, et couper l'autre rez tronc. Toutes les autres branches sont également coupées rez tronc, et les autres à deux et même à trois yeux. La raison de cette différence est que les grosses branches absorbent trop de sève et que les petites poussent des rameaux latéraux qui multiplient les feuilles, de sorte que la tige principale profite de la sève qui serait perdue, et de celle qui se produit.

L'opération de la taille en crochet doit se faire de bonne heure au printemps ; mais quelques pépiniéristes la font en été entre les deux sèves, sans doute abusivement, puisqu'ils perdent le bénéfice d'une plus grande quantité de feuilles.

Pendant le cours de cette année, les labours doivent être aussi fréquents que pendant la première année ; quelques pépiniéristes cependant, par fausse économie, n'en font que deux.

Souvent le plant n'a pas poussé avec vigueur la première année, soit à raison de la mauvaise nature du terrain, de